

...et si nous retournions en Oranie !

ORAN, D'UN QUARTIER A UN AUTRE

A la fin de l'été de 1979, je recevais d'un vieil ami du quartier de la Marine, mon berceau, une aimable et émouvante lettre qui, dans mon cœur, fit boum ! Elle provenait d'Arles, d'un ancien joueur devenu par la suite dirigeant du club de football l'A.S.M.O. Alors élégant comme un jeune gentlemen, feutre de qualité aux bords relevés, humoriste à certaines heures, mais toujours à bon escient, il amusa profondément, durant une période assez longue, les lecteurs de l'hebdomadaire "La Marine Sportive", où je fis mes premières armes dans le domaine de l'écriture : c'était en 1926. Hier, pour moi.

Par des écrits à la fois moqueurs et cinglants, d'une ironie extrême mais d'une correction exemplaire, pratique qui n'est pas donnée à tout le monde, l'ami en question, dont l'identité ne fut jamais révélée ni décelée, fut durant de longs mois la vedette du journal des "Bleu et Blanc". Pour lui, c'était pur amusement, une sorte de défoulement qui chaque semaine faisait boum ! dans le monde sportif.

Sa lettre fit alors déferler en mon esprit une forte, une longue vague de souvenirs qui me bercèrent toute la journée... Si aujourd'hui j'ai éprouvé le plaisir d'en dire un mot, c'est parce que j'ai retrouvé dans un livre envoyé peu avant l'exode à un parent vivant alors en Franche-Comté, ouvrage récupéré par la suite, la carte de presse de couleur bleue de la publication sportive susvisée, m'accréditant auprès des autorités et des milieux sportifs de notre chère cité. Cette carte m'a ramené 55 années en arrière, — une vie. Mon Dieu comme le temps passe ! Et merci de m'avoir permis, à cette distance, de lever le voile, depuis l'exode, sur le passé du cher pays perdu. Ami Manolo, depuis notre arrivée et notre séjour à jamais sur le sol de cette France, connue dès les années 20 et que j'ai encore du mal à reconnaître, mon imagination n'est plus sollicitée que par le rêve, les souvenirs qui en découlent et, assez souvent la colère lorsque je vois se pavaner et par trop mettre le nez à la fenêtre les responsables de notre exil et, il faut le dire, le gueuler haut et fort, responsables aussi, en grande partie, des malheurs actuels de la France. J'ai dit colère, oui une colère qui me crispe, m'étirent, m'écrase lorsque je revois... la place de la République et nos amis d'alors disparus, notre président, Louis Puverel, conseiller général de la marine, le cœur sur la main et cette main sans cesse à la poche, dont la demeure était un véritable "bureau de bienfaisance"... Lorsque je revois... Sauveur Mazzella, l'unijambiste du fait de la tourmente de 1914-18, toujours souriant, et Fernand Nicolas, autre valeureux soldat de cette même "der des der", et aussi Julio Inesta, le conseiller averti du club qui, souvent, me suggérait d'écrire sèchement, mais correctement, car j'étais déjà un anticonformiste, et encore mon regretté oncle "Chichil", agent maritime, véritable fils de ses œuvres, estimé président de la doyenne de nos sociétés de gym "l'Oranaise". Lorsque je revois... le "Luxembourg", Blayet et ses proches, la salle de sports attenante où le maître Teruel, après Pelotica à "l'Oranaise", me permettait, à peine adolescent, de me perfectionner dans l'art de manier l'épée, lorsque je revois le "Nautic" et les tiens et constatais, ce qui nous change de certaines images de par ici, la profonde amitié qui liait la clientèle du lieu : puis le bassin de la Défense Mobile et les épreuves de natation, alors dirigées par ce grand sportif que fut le président Gaucherot, le stade de l'ancienne route de Valmy, le "Mon-réal", et puis...

...Et puis le "Sidi-Belhyout" entrant au port, quelques coups de sirène venus avertissant de l'arrivée du commandant Michel Spavone (autre Saint-Vincent-de-Paul) et de son équipage, quasiment tous enfants du quartier. Toutes ces belles images de ma prime jeunesse, que j'offre en toute amitié aux enfants de la Marine, accompagnatrices d'une heureuse époque, toutes, dis-je habitent depuis longtemps mon cœur. Nous avons perdu le cadre attachant de nos rencontres, de nos colloques, que rien ne peut, ici, remplacer, et c'est ce qui me crispe le plus et me déchire lorsque j'évoque tout ce passé animé de notre "barrio", ce "barrio" cher à tant d'entre nous, interprété sur disque avec tant de mélancolie attristée par le chanteur de charme que fut Carlos Gardel. Une colère plus vive que jamais m'empoigne itou, lorsque j'entends à la radio, ou que je lis dans un quotidien, les élucubrations de ces Princes, toujours les mêmes depuis tant d'années, Michel Debré en tête, s'étonnant de la triste situation économique et sociale de la France. Que de coups de pied — noir ! — qui se perdent !

On savait depuis longtemps que le ridicule ne tuait plus son homme ; mais s'il ne s'agissait que du ridicule !... N'allons pas plus loin ami, ou plutôt, après un ultime regard sur l'ensemble qui était alors notre raison de vivre, rendons-nous plus haut, dans les hauts-quartiers de notre cité où, ensemble, nous allons essayer de faire surgir un certain autre passé, qui nous consolera, momentanément, de ce déracinement qui est nôtre depuis bientôt vingt années... Et y a pas qui pithe !...



PLOUM-PLOUM TRA-LA-LA...

C'était, en musique, puis en paroles l'indicatif de Radio-Oran, en 1946 ou 47, annonçant la manifestation dominicale qui se déroulait place des Victoires, Radio-Crochet en somme. Doivent s'en souvenir les bonnes gens de ce carrefour situé au cœur de ce vaste quartier de Karguenta, comprenant les rues Arago, Kinburn, Général-Leclerc, Lamartine, Mirauchaux, l'avenue Loubet et, bien sûr, également tous les autres habitants qui venaient trouver là une atmosphère de détente, notamment notre jeunesse et nos concitoyens revenus de cette autre der des der. Radio-Crochet était une sorte de concours avec ses "vedettes" d'un jour, celles de plusieurs semaines d'où, après bien des éliminations, devaient émerger les heureux gagnants et gagnantes de ces tours de chant, que les organisateurs récompensaient par des cadeaux divers, mais surtout des postes de radio. C'était une manière publicitaire sortant de l'ordinaire, liant les amateurs de la chansonnette, les organisateurs de cette saine distraction et le commerce local de la radio. Cette présentation faite, je demande aux lecteurs de bien regarder la photo et de rêver... rêver..., afin de se retrouver en ce lieu pour en garder l'image propre, au lieu d'obéir à certaines invitations, pour le moins indécentes dans la forme, en direction du pays perdu. Gardez, gardez en votre cœur, amis de l'â-bas, les saines images, les scènes vivantes d'un attrait attachant et coloré à la fois d'un passé lumineux que vous avez pu emporter avec vous. Refaire la valise vingt ans après pour... constater une terrible différence entre ce qui était et ce qui est, croyez-en ce qu'en dit très souvent notre "Echo", serait plus décevant, pour ne pas écrire traumatisant, surtout lorsque vous aurez rendu visite au champ de repos de nos ascendants et autres disparus.

Mais changeons de décor et revenons au sujet propre à cette autre page de souvenirs.

En ce temps-là, le relais Radio-Oran était installé dans un sous-sol du marché Michelet, côté rue Lamartine si ma mémoire est restée fidèle, et il était, si l'on peut dire, La chose soignée, adulée, presque personnelle dans un sens d'un autre ami disparu à Cannes en décembre 1980, qu'à mon grand regret je n'ai pu accompagner à sa dernière demeure. Je veux parler de Francis Dautres, pied-noir vrai de vrai, replié à l'heure de l'exode au village de Bras-d'Asse, dans les Alpes de Haute-Provence. Un ami que j'avais connu à l'époque héroïque du balbutiement de Radio-Oran, avant la tourmente de 39-45, avant l'implantation aux Trembles, près de l'oued Sarno, de l'antenne devant par la suite en accroître le rayonnement à travers notre province. Un ami retrouvé il y a quelques années dans une rue de Cannes.

Heureuses retrouvailles qui nous ont permis alors d'évoquer à profusion des souvenirs chers à nos cœurs. Son amour du métier avait été tel, que j'ai ici le devoir de porter témoignage et de lui rendre hommage. Dès qu'une amélioration survenait dans le domaine des ondes, apprise souvent par la voie de la presse, il ne manquait pas de s'informer à bon escient et de plaider illico presto en faveur de "son" auditorium. Comme il s'agissait d'un ami, avec toute la valeur qu'on peut accorder à ce terme, je ne manquais pas de faire intervenir l'autorité de qui je dépendais, pour lui faire donner, et partant à vous tous dans la mesure du possible, toutes satisfactions que nous estimions, nous, légitimes.

Il habitait près de mon service, rue Poirié, et seulement une partie de la rue Arago et, bien sûr, la place des Victoires, nous sépa-

raient... Alors, nous nous retrouvions de temps à autre, noblesse oblige, au Bar des Victoires, autour d'une démocratique anisette, et nos propos intéressaient le plus souvent l'aménagement de son auditorium, auxquels étaient mêlés des souvenirs personnels, de sa part surtout, relatifs à Saïda ou Mascara, où il avait vécu, et aussi de Mos-taganem, où son père, au début de ce siècle, était receveur des P.T.T.

* * *

PLACE DES VICTOIRES

Haut-lieu de certaines manifestations enthousiastes, aux heures d'espoir que le 13 MAI avait fait naître, de désespoir à l'heure douloureuse de ce nouveau grand **"parjure"** de notre Histoire, c'était le cadre de cette atmosphère de détente et de joie que je vais essayer de faire revivre, — je dis bien essayer. Bonnes gens de ma chère cité, souvenez-vous! Plongez bien vos regards sur l'image.

Dans l'immeuble d'en face était le cabinet du social et souriant docteur Alquié, radiologue, qui fut adjoint au maire de la dernière équipe municipale française de notre chère cité: on sait le dévouement et le courage tranquille dont il fit preuve au cours de la journée dramatique du 5 juillet 1962. Cette terrible journée de massacre qui, au même instant, faisait dire à l'autre, en déplacement quelque part dans l'Hexagone, **qu'il ne se passait rien en Algérie**. Souvenez-vous! N'oubliez jamais!

A gauche, à gauche de la rue Kinburn, un autre ami, Auguste Gonzalès, inspecteur de police en retraite, tenait boutique genre salle de ventes. Dans ce même immeuble, au 3^e ou 4^e étage, s'était réfugié chez sa mère cet autre ami que fut André Reboul, maire d'In-kermann et délégué à l'Assemblée algérienne, à une heure où notre réseau routier n'était plus sûr. André Reboul repose en terre corse, où il est décédé. Cet immeuble en pierres de taille, à l'heure de l'agonie de notre cher Oran, a eu **"l'honneur"** d'être la cible des gardes rouges et autres barbouzes. A tel point que les impacts des **"douze-sept"** y étaient visibles depuis une partie profonde de l'avenue Loubet. A gauche toujours, à l'angle de la rue Arago, une certaine officine, la Pharmacie des Victoires, fut, elle, la cible de l'O.A.S.

"Cette place des Victoires sera bientôt celle de la défaite..." dit un caricaturiste de passage qui, dans les derniers jours de juin 1962, prenait en même temps que moi son repas de midi au comptoir de la brasserie Majestic. Je ne me souviens plus des patronymes des occupants du podium, que l'on voit de dos sur la photo prise d'un point de la rue Mirauchaux. Mais peut-être se **retrouveront-ils**, eux, ce que je souhaite ardemment. Ploum-Ploum Tra-la-la c'était le début du refrain d'une chanson-scie qui alors se chantait surtout dans Paris, interprétée je ne sais plus par qui. C'était à l'époque où, en France, malgré les restrictions et le marché noir qui y sévissait, Georges Guétary interprétait **"Chiquito"** de l'opérette **"Cavalier Noir"**, et d'autres troubadours issus de la tourmente ainsi que d'an-

ciens amoureux de la chanson roucoulaient: Feux-Follets, Gypsi, Mademoiselle Hortensia, Bohémienne aux grands yeux noirs, Etoile des neiges, Mademoiselle de Paris, Clopin-Clopant, le Porte-Bonheur (un petit cochon avec un cœur...), Quand nous jouions à la marelle, On danse dans mon quartier, Pauvre petit Djumbo, Où vas-tu Basile, le Moulin de Maître Pierre, Domino... et puis encore Suzy Delair, avec son **"Tralala"**, et la **"Valse de l'ombre"** par Marie-Josée, dont on m'a assuré qu'elle était la fille d'un agent municipal du Service de nettoyage de notre cité, Bisbal. Juste avant la guerre, comme s'il s'agissait d'un air prémonitoire, elle avait en création chanté **"Le Paradis perdu"**. C'était aussi, je crois, la grande époque où Georges Ulmer chantait avec succès **"C'est loin tout ça"**, et celle aussi de Lucienne Boyer, dont je dirai peut-être un mot plus tard, au sujet d'une rencontre dans son cabaret de la rue Daunou **"Chez L"**, à Paris bien sûr, où au soir du 10 novembre 1939, en mission pour 24 heures, je m'étais rendu, après avoir assisté au défilé sur les grands boulevards, du groupe militaire musical de la R.A.F. Oui, c'est loin, c'est bien loin tout ça..., qui se chantait sur notre place des Victoires, dans une ambiance pour le moins faite d'applaudissements nourris et de cris divers à l'endroit de nos amateurs, de quelques sif-flets pour... saluer vertement ceux qui s'étaient présentés devant le micro pour s'amuser et ajouter à cette joie de vivre qu'était cette émission.

Amis lecteurs encore de cette époque, vivez-la par le souvenir et les chansons que vous écoutiez. Ces souvenirs, qui sont aussi ceux de la plupart de nos lecteurs d'un âge avancé, j'essaye de les rendre vivants, ils n'ont rien de **"poussiéreux"**. Qu'il y ait des lecteurs, sans doute occasionnels, qui ne soient pas satisfaits des coups de patte de notre **"Echo"**, rien de plus naturel. Mais en tant que **mal-aimés** de ce pays, tant que j'écirais dans ce bulletin d'amitié, j'appellerai un chat un chat, et les parjures des... **"vipères lubriques"**, ce qui fera au moins plaisir au chef tovaritch de l'Hexagone.

Ces souvenirs, j'ai toujours essayé de faire en sorte qu'ils fussent colorés, lumineux, bien vivants, pour ne pas trop faire pleurer. Ils me **"parlent"** dès l'instant où j'étale ma feuille de papier sur ma table de travail et m'aident à donner parfois un peu de joie, je dis bien un peu, à ces compatriotes nostalgiques qui m'écrivent, et bien sûr aux autres lecteurs pour qui... **"l'arrivée de l'Echo" est un événement qui balale bien des soucis"**, selon l'expression d'une grand-mère.

Et maintenant, amis lecteurs, point à la ligne pour vous inviter à nouveau à retrouver l'époque heureuse que je viens de définir. Chantonnez doucement et vivez-la un instant. Enfin, pour mettre un terme à ces pages, permettez-moi de dire merci à Francis Dutres, l'ami disparu qui m'aura permis de les écrire en m'offrant, il y a déjà quelques années, cette image.

François RIOLAND.